

## La chute des idéaux

### Mazarine Pingeot

#### Le voile de Mâyâ éventré \*

*Tenir le monde de l'enfance à bout de bras quand il n'a plus de raison d'être, qu'il a été soufflé par un tsunami, et accepter qu'il se reconfigure, alors que dans le passage de la vague destructrice, c'est vous-même qui avez été (trans)figurée.*

*Vous jouez dans une nouvelle pièce, mais personne ne vous a avertie du rôle qui vous était attribué, vous devez l'inventer sans montrer que vous n'avez aucune idée de ce qu'il faut faire.*

*Ce qui vous tombe dessus, c'est un autre monde qui se substitue au premier, alors qu'en apparence, il s'agit du même. Les repères ont chu, les idéaux pas encore...*

*La vigilance survit au monde qui la justifiait.*

Pour quelqu'un qui ne jure que par la maîtrise de soi et qui voit cette défense s'effondrer depuis quelques années, le cédant à des crises de panique multiples et variées, toujours liées à une menace d'enfermement, évoquer, c'est-à-dire affronter, ce qui nous tombe dessus produit nécessairement de l'angoisse.

Car maîtriser, c'est faire en sorte que rien ne nous tombe dessus ! Baliser tous les espaces, mesurer les risques, se taire plutôt que laisser la possibilité à des mots de sortir tout seuls, les traîtres. Rien ne peut me tomber dessus, ni de l'extérieur, j'ai grandi en vigie, mon dos a des yeux et mes oreilles saisissent le sens des conversations pourtant déjà évaporées dans les airs : rien ne peut surgir de l'intérieur non plus, je tiens à distance les mauvaises idées comme les tentations, la pulsion est en laisse, elle ne m'aura pas.

Voyez comme avec cette prémisse, si quelque chose me tombe dessus, je n'ai aucun, mais alors aucun moyen ni d'y résister ni de l'accueillir, ni de l'affronter ni de l'appivoiser : seule la terreur la plus archaïque me saisira et me pétrifiera.

Le titre de mon dernier roman <sup>1</sup> est tiré d'une phrase de Wittgenstein citée par Davoine et Gaudillière dans leur ouvrage *Histoire et trauma, La Folie des guerres* <sup>2</sup> : « Je me transforme en pierre et ma peur continue. » À vrai dire, je n'ai jamais réussi à retrouver la référence exacte dans l'œuvre de Wittgenstein. Mais cette phrase, lorsque je l'ai lue, m'a foudroyée. Pourtant, elle s'applique surtout dans le texte à des névroses, voire des psychoses transgénérationnelles, où l'individu qui ne connaît rien de son histoire, celle d'avant lui, devient le symptôme, et à ce titre le porte-parole, lui qui pourtant ne parvient pas à parler. Bien sûr, ces histoires de porte-parole, de parole portée par un autre, cette idée de parler pour l'autre, non pas à sa place, mais bien pour, ce sont des choses que je connais. Être privé de parole, parce que toute parole qui dirait serait une forme de trahison. J'ai grandi comme secret, non pas *dans* un secret, mais bien *comme* secret, et les secrets ne parlent pas. C'est là encore le titre d'un autre livre : *Bouche cousue* <sup>3</sup>.

Les secrets ne parlent pas, pas seulement parce qu'ils doivent protéger quelque chose ou quelqu'un, voire tout un système, mais également parce qu'ils n'ont pas de voix : ils sont objets et non sujets. Aucun objet ne parle, sinon les poupées qui cachent dans leur ventre un mécanisme relativement simple, et en général, elles ne savent dire que « maman », ce qui n'aide pas beaucoup, passé un certain âge. En même temps, les poupées ne grandissent jamais. Je n'ai jamais rencontré de poupée criant « papa » quand on appuie sur leur poitrine, mais cela, mon mécanisme avait bien désappris à le dire, en tout cas en public. Certes, le privé, c'est un espace aussi, mais lorsqu'il n'est plus du tout irrigué par l'autre, il s'appauvrit.

Porte-parole donc. Porter la parole de l'autre, être un étendard. Ou porter une parole autre que la sienne même quand celle-ci n'est à personne, voilà qui m'intéresse. Pour ma part, j'étais plutôt porte-silence, mais ce sont souvent les générations d'après qui prennent la parole à votre place. Les pauvres.

Tout ça pour dire que la maîtrise était mon biotope. Et qu'il ne fallait surtout pas que quelque chose arrive, étant moi-même celle qui était arrivée, pour la plus grande joie de mes parents sans doute, mais également à condition que je ne devienne pas un problème en dehors du cadre. Que je ne sois pas celle par qui quelque chose arrive. Heureusement pour eux, je m'en suis bien gardée.

Alors, n'étant préparée à rien d'autre qu'à cette existence où l'extrême vigilance était ma norme et mon combat, je ne pouvais lutter lorsque m'est tombée dessus ma propre image : voilà que me tombait dessus le fait de devenir publique alors que je n'étais que privée, privée de monde et de langage, et ce sans passer par la case « société », où le public et le privé parviennent à s'articuler tant bien que mal.

Cela m'est tombé dessus, imaginez : une jeune fille qui habite quand même à peu près le monde, à travers son lycée, ses amies, assez peu de télévision il est vrai, encore moins de journaux, plutôt des romans du XIX<sup>e</sup> siècle, instructifs, certes, mais assez peu sur l'époque qui est la sienne ; cette jeune fille imagine qu'elle va vivre toute sa vie à ne pas dire qui elle est, alors qu'un certain nombre de personnes le savent (mais elle l'ignore). Son père est connu, et la notoriété doit toujours se payer au prix fort (mais elle l'ignore aussi) ; au fond, elle est très ignorante. Comment en serait-il autrement ? En guise d'expérience, plus pauvre qu'elle, ça n'existe pas. Puis un jour, son père l'appelle pour lui dire : « Prépare-toi, demain, c'est dans les journaux. » Elle ne répond rien, qu'y aurait-il à répondre ? Elle obéit : il faut se préparer. En une nuit. Que veut dire se préparer ? Et comment fait-on ? En bon petit soldat, elle ne fait rien, sinon se préparer à subir. Et le lendemain, elle qui avait réussi à rendre son visage invisible pendant dix-neuf ans le voit placardé dans tous les kiosques. Il suffit de ne pas regarder, se dit-elle, mais les autres, eux, visiblement ne l'entendent pas ainsi, parce qu'ils la regardent. D'objet invisible elle devient la proie, la chose, l'Image. Ça y est, elle est une image. Déjà qu'elle n'avait pas de visage... doublement spoliée. Mais ce n'est pas ça l'important. La seule chose qu'elle se dit, c'est : survivre à ce moment, au jour le jour, ne pas se projeter, raser les murs, faire comme si de rien n'était. Le monde a changé autour d'elle, elle a changé pour les autres. Mais elle fait comme avant. Le plus important est de ne rien remettre en cause, et surtout pas le système qui l'a vue grandir et lui tient d'exosquelette.

Elle a peut-être perdu un monde, elle ne perdra pas ses idéaux. C'est-à-dire ? Eh bien ce qui lui tenait lieu de monde : un système familial, auquel tout le monde croyait, et pas seulement elle, et pas seulement les intéressés. Allez remettre en question une croyance aussi forte ! Sortez de la secte lorsque personne n'a vu qu'il s'agissait d'une secte !

Ce qui lui est tombé dessus, de façon brutale et violente, par le fait de paparazzis indignes, c'est pourtant sa vérité, celle d'une filiation dont elle n'avait jamais douté, mais qu'elle devait taire. D'où venait la violence ?

Je n'avais pas du tout l'intention de parler de moi ; je suis assez experte dans l'art de l'esquive, ou, plus précisément, dans la capacité à parler de choses intimes en les tirant vers le général, le très général, qui reste de la narration mais perd toute identité individuelle, tout en gardant un côté singulier. Après tout, c'est le sens même de la littérature : traduire le singulier en universel ou inversement, montrer qu'il s'agit en réalité de la même chose, sans quoi cela relève de l'anecdote. Les psychanalystes le savent, qui travaillent sur des cas. Ce ne sont jamais des cas anecdotiques. Pourtant, on change les noms.

Le cas, justement, c'est ce qui tombe. Littré rappelle l'étymologie : « Provenç. *cas* ; espagn. et ital. *caso* ; de *casus*, chute, cas, événement, désinence, dont le radical se trouve dans *cadere*, tomber (voy. CHOIR) <sup>4</sup>. »

Mais en préparant cette allocution, les phrases se sont tissées toutes seules. J'aurais pu les effacer. Puis je me suis dit : bon, je parle devant des psychanalystes, ils ont l'habitude, ils ne vont pas me juger, ils ne vont pas me trouver impudique. Si on commence à ne rien dire de soi, ils vont être obligés de lire à travers les lignes. Alors autant mettre les mains dans le cambouis, et leur éviter ce travail déjà quotidien.

Si je pensais au début travailler à partir du corpus philosophique pour questionner ce qui nous tombe dessus, pensant que je n'étais pas vraiment concernée par cette phrase qui me terrifiait certes – mais au fond, comme tout le monde, n'est-ce pas ? –, je me suis aperçue, du moins cela m'est-il tombé dessus, que j'avais fait l'expérience étrange de la surprise totale, celle qui n'aurait pourtant pas dû l'être puisqu'elle était assez prévisible, de changer radicalement de monde à la faveur d'une seule photo affichée partout, comme dans un western où le visage des affreux criminels est placardé sur toutes les portes de saloon.

Dans le monde d'avant, celui où j'ai grandi, il m'était impensable que le secret, qui constituait mon existence, cesse. Car le secret, vous le savez bien, finit par devenir une identité. Comment se projeter au-dehors, quand on n'a connu que ça ? Bien plus tard, j'ai lu le roman d'une écrivaine allemande, Christa Wolf, qui m'a bouleversée : il s'intitule *Trame d'enfance* <sup>5</sup> et raconte comment la narratrice va rechercher l'enfant qu'elle était, et qu'elle a voulu sinon piétiner du moins oublier pour des raisons que l'on comprend : grandie dans une famille nazie, la fin de la guerre et l'exode lui apportent la preuve d'un autre monde. Celui dans lequel elle s'était constituée était monstrueux. Mais quel repère, quels outils pour affronter de nouvelles coordonnées ? Puis la guerre froide. Elle se retrouve à l'Est, à nouveau enfermée dans un monde. Qui cesse à la chute du Mur. Elle

interroge alors ce qui tient lieu d'identité quand les mondes s'effondrent, et avec eux les idéaux. Car le monde n'est pas quelque chose d'extérieur à soi, il vous constitue. Alors, quand ce monde disparaît, qui est-on ?

Pour moi, ce n'était pas si tragique. Mais le monde de valeurs qui avait été le mien s'est dissous d'un coup d'un seul – sans que je change aussi rapidement, bien sûr, et sans que ceux qui l'avaient fabriqué, ce monde, semblent y voir un problème. Je changeais de régime, passais de l'autre côté du mur, comme si toutes ces années à servir aveuglément l'idéologie n'avaient pas existé.

Alors voilà. Ce qui nous tombe dessus. Et ces idéaux qui vacillent. J'avais beaucoup d'autres choses à dire dessus. Des choses que j'ai élaborées dans mon travail, d'écrivaine – ce que l'on cherche, l'innommable qui vous fait avancer, qui vous meut, que vous ne parviendrez jamais à attraper, qui vous fait encore mal, qui vous échappe, et qu'aucun mot ne pourra dire puisque par définition il n'est pas de l'ordre du langage –, mais également dans mes recherches en philosophie, beaucoup consacrées à l'enfance comme ce qui ne se dit pas, le reste irrécupérable, ce que Lyotard appelle *infantia* <sup>6</sup>, « ce qui ne se parle pas ».

Cet irréductible donc, qui a sans doute constitué pour moi le moteur de l'écriture, précisément parce qu'il est ce qui ne se dit pas. Pas un secret, non, le secret c'est ce qui n'a pas le droit de se dire. *L'infantia*, ce qui ne se parle pas, serait autorisée à être dite si seulement il y avait des mots pour cela. Mais *l'infantia* est avant les mots, avant le sens, elle ne s'attrape pas, ne se traduit pas, ne se transforme pas.

Et j'avais identifié ce qui me tombe dessus comme ce reste inappropriable, « l'opprimé du tout » comme le dit Derrida. Mais pas sous cette forme d'irréductible différence, qui pour moi était le noyau décentré de toute création, mais comme ce qui arrive, et qui n'est pas appropriable. Voilà. Le propre et l'inappropriable : ce qui me tombe dessus est inappropriable. Et je m'étais beaucoup interrogée sur ce que veut dire avoir en propre, s'approprier, mais également appartenir, car le propre est parfois ce qui appartient, pas seulement à soi-même mais au groupe dont on fait partie : ce à quoi j'appartiens, ce qui m'appartient, qu'est-ce qui était mon propre ? J'aimais cette structure de différence qui fait que l'on est soi en se décentrant toujours. En acceptant l'irréductible. Mais accepter l'irréductible ne valait pas, en réalité, acceptation de ce qui nous tombe dessus.

Car, dans mon cas, ce qui m'est tombé dessus voulait dire également la chute des idéaux. Alors il n'y a plus rien que des ruines. Si mes idéaux chutaient, ce qui me tombait dessus allait m'anéantir. Mais garder intacts

mes idéaux, c'était accepter de considérer que ce qui me tombait dessus me tombait réellement dessus. Or ce n'était pas tout à fait exact.

Ça me tombait dessus parce que l'équation avait ainsi été écrite, c'était inévitable : il était inévitable que le secret soit un jour éventé, qu'on me sorte des limbes où je cheminai tranquillement. Inévitable que cet échafaudage dans lequel je tenais le rôle des boulons, finisse par se détruire, se déliter, se décomposer ou tout simplement apparaître comme un échafaudage. Inévitable comme la mort. La mort est inévitable, mais quand elle vous tombe dessus, qui est préparé ? Pour moi, devenir une image pour tous, alors que j'étais sans visage, était quelque chose comme la mort. Ça me tombait dessus, mais d'où ? D'où les coups partaient-ils ? Qui m'avait découverte ? Qui avait trahi notre secret dont j'étais la gardienne, que j'étais moi-même, jusqu'à ne plus avoir d'autre définition ? Qu'advierait-il de cette structure idéale qui garantissait au secret son sens ? Si mes parents n'étaient plus tenus au secret qu'ils avaient aménagé, que devenait ma famille ? Où était ma place ? Ma valeur ? Et si se débarrasser du secret était si facile, pourquoi avait-il eu tant d'importance au point de faire existence ? Cette structure idéale – au double sens d'idéalisée et de purement idéale, bien que sa force de conviction l'ait rendue réelle – était-elle donc un mensonge ? Avais-je été le produit d'une idéologie ?

Au lieu de me poser ces questions, qui auraient dû être formulées bien plus tôt, ma seule perspective et mon seul objectif se sont résumés en un mot : tenir. Et pour tenir, il fallait convoquer : volonté, maîtrise de soi, tout ce qui s'oppose à la chute. La mienne, mais aussi celle des choses qui me tombaient dessus. Faire comme si. Garder la structure, même si elle était vide, les piliers de l'Église, même si les murs se sont effondrés. Un peu comme Lucie, l'héroïne de mon dernier roman, qui, lorsqu'elle est seule la nuit, à 9, 10 ans, tient les murs de sa chambre en les fixant du regard et en s'interdisant de les quitter des yeux.

J'étais moi-même le squelette des idéaux, le souvenir de l'armature de l'édifice.

Et cette armature était attaquée de toute part, en conflit avec d'autres forces vivantes.

L'armature demeure, car si le secret a disparu, ce qui l'a rendu possible et l'a maintenu si longtemps doit tenir : cette armature, c'est toute mon enfance et mon adolescence. Remettre tout en cause, y compris la vie qu'on a vécue ? L'idéologie (plutôt que les idéaux) doit résister au réel, sinon on tombe.

Maîtrise de soi, volonté : mes attaques de panique sont toujours liées à l'idée de la chute ou de l'enfermement, de l'ensevelissement, dès que je suis enfermée, dans le métro, un ascenseur, sur l'autoroute. L'idéologie doit résister, mais je perds le contrôle du volant à 180 kilomètre-heure, et depuis je n'arrive plus à conduire sur ces lignes droites sans échappatoire.

Et la panique, voilà quelque chose qui me tombe dessus. Je tombe. Je dois me pincer. Je suis devant une classe d'étudiants, je gratte ma cuisse, je torture la chair de mes hanches, rester debout, pour ne pas tomber. Pour qu'à la suite de ces choses qui me sont tombées dessus, les idéaux ou l'idéologie ne s'y mettent pas, et ne suivent pas la danse. Si les idéaux tombaient comme de vieilles peaux, il n'y aurait rien derrière, comment faire sa mue quand on n'a pas de visage, quand on n'a pas de peau ? Les idéaux masquent l'absence de peau, alors s'ils cèdent, que reste-t-il ?

J'avais pourtant tant d'autres choses à dire sur ce qui nous tombe dessus. J'avais envie de parler de la fulgurance, de l'évidence, de ces choses subites qui nous sauvent aussi, et qui nous tombent dessus, qui ne sont pas le résultat d'une démonstration, comme le *cogito*, tiens, de Descartes, mon philosophe adoré, si volontariste, et soudain impuissant devant cette évidence première lorsqu'il s'aperçoit, comme s'il opérait une conversion religieuse, qu'il est tandis qu'il pense ! J'avais envie de parler des vertus de ce qui nous tombe dessus, de ce que nous ne maîtrisons pas, de ce qui peut nous faire changer, ou seulement nous déplacer. Mais tout cela n'est pas vrai, ce qui nous tombe dessus et qui est heureux, nous l'avons toujours préparé en secret, alors que ce qui nous tombe dessus et nous déconcerte, c'est ce qui nous met en demeure de savoir qui nous sommes.

J'étais également tentée de me demander, stimulée par l'actualité de livres récents révélant des secrets de famille qui n'avaient pas l'air secrets pour grand monde : qu'est-ce que ça fait lorsque la vérité de quelqu'un que vous aimez vous tombe dessus ? Lorsqu'une nouvelle image apparaît sur la scène et qu'elle ne ressemble pas du tout à l'autre, celle à laquelle vous étiez habituée, celle avec laquelle vous vous étiez construite. Lorsque deux images ne coïncident pas, lorsque vous apprenez quelque chose sur quelqu'un qui change l'image que vous en avez. Lorsque la confiance disparaît peut-être à jamais, mais que tout un tas de questionnements moraux se posent : faut-il abandonner l'autre que l'on connaît même si soudain il est devenu quelqu'un d'autre ? S'il était vraiment quelqu'un d'autre, pourquoi n'en ai-je rien su ? Et est-ce si vrai que ça ? Ne peut-on être deux personnes à la fois ? Que faire quand l'autre vous ment non sur ce qu'il a fait, mais sur qui il est ? Et ment-il parce qu'il se ment également à lui-même ?

C'était aussi une question que j'avais abordée dans un livre, *Magda* <sup>7</sup>, où le personnage principal, une femme d'une soixantaine d'années, a refait sa famille dans un coin des Pyrénées. Mais quand sa fille est arrêtée pour avoir fomenté un attentat terroriste d'extrême gauche, le passé de mon personnage peu à peu a émergé. Ancienne activiste politique, elle vivait sous une fausse identité en France et avait tout reconstruit sur ce mensonge. Forcément, ce genre de chose se transmet d'une façon ou d'une autre, ou plutôt d'une façon plus qu'une autre : par la violence. On retrouve alors Wittgenstein et l'analyse des névroses de guerre. Ces enfants qui portent sans le savoir les traumatismes des aïeux.


Mais là, bien sûr, en même temps qu'une autre vérité vous tombe dessus, c'est le fait qu'elle vous a été cachée qui est la vraie surprise : pourquoi vous a-t-on menti à vous ? Et comment faire confiance de nouveau, si ceux que vous aimez le plus, vos parents, ne sont pas ceux qu'ils disent être ? Alors les idéaux tombent. Ce qui vous tombe dessus, c'est la chute des idéaux. Mais c'est brutal, très brutal. Le temps que les deux images coïncident de nouveau, le temps de réadapter sa vision de l'autre, à ce qu'on a appris. Il y a des résistances bien sûr. Et parmi elles, une résistance somme toute légitime : pourquoi faire plus confiance aux autres qui livrent cette image qu'à soi-même qui connaît si intimement le personnage dont il est question ? Pourquoi la vérité des autres mériterait-elle plus de sérieux que la sienne propre ? Pourquoi l'extérieur m'apporte-t-il ainsi un démenti si violent à ce avec quoi je me suis construit ?

Extérieur/intérieur. Les lignes bougent, les frontières se redessinent pour devenir des camps ennemis.

Cette actualité est à la fois éloignée et proche : le secret qui a organisé notre vie ne l'était que pour les autres, pas pour nous, il n'abritait pas un crime, seulement mon existence. De là à penser qu'elle était un crime... Ce que j'ai voulu dire, c'est seulement que la structure du secret repose sur une forme d'idéal, ou ce qui finit par apparaître tel. Et que la chute d'un secret est toujours également suivie de la chute d'idéaux. Mais je voulais aussi vous dire qu'un secret éventé continue d'être un secret. Sa puissance ne se désactive pas en un tour de main. À tel point qu'on peut se demander si ce n'est pas le secret lui-même qui joue le rôle des idéaux.



---

\* Ce texte est issu d'une intervention à la séance « La chute des idéaux » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 11 février 2021.

1.  M. Pingeot, *Et la peur continue*, Paris, Miallet-Barrault, 2021.
2.  F. Davoine et J.-M. Gaudillière, *Histoire et trauma, La Folie des guerres*, Paris, Stock, 2006.
3.  M. Pingeot, *Bouche cousue*, Paris, Pocket, 2006.
4.  Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1873, disponible en ligne : <https://www.littre.org/definition/cas>
5.  C. Wolf, *Trame d'enfance*, Paris, Gallimard, 1991.
6.  J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, Paris, Galilée, 1991.
7.  M. Pingeot, *Magda*, Paris, Julliard, 2018.